



UNE JOURNÉE
POURRIE
AU PARADIS
DES TRUITES

John Gierach

Gallmeister



DU MÊME AUTEUR, CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Danse avec les truites, Gallmeister, 2015

Sexe, mort et pêche à la mouche, Gallmeister, 2014

Là-bas, les truites..., Gallmeister, 2012

Même les truites ont du vague à l'âme, Gallmeister, 2011

Truites & Cie, Gallmeister, 2010

Traité du zen et de l'art de la pêche à la mouche, Gallmeister, 2009;

totem n°70

John Gierach

UNE JOURNÉE
POURRIE
AU PARADIS
DES TRUITES

Traduit de l'américain
par Anatole Pons

Collection
NATURE WRITING

Titre original:
Another Lousy Day in Paradise

© 1996 by John Gierach,
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2017,
pour la traduction française

web-ISBN 978-2-404-00669-7
ISSN : 1951-3976

Photo de couverture © Mark Lewis / Getty Images
Photo de l'auteur © C.D. Clarke
Conception graphique: Valérie Renaud

Par souci d'authenticité, le traducteur a choisi de conserver les unités de mesure américaines : ainsi, un mile représente environ 1,6 km ; un yard 0,9 m ; un pied 30,5 cm et un pouce 2,5 cm. Pour la même raison, les noms de mouches américaines (Adams, Blue-winged Olive, Green Drake...) sont également conservés dans la langue originale quand ils ne possèdent pas d'équivalent en français. Enfin, l'auteur parle fréquemment dans cet ouvrage de ce que les Américains appellent communément "brook trout" ou "brookie" (*Salvelinus fontinalis*) et que l'on connaît en Europe sous le nom de saumon de fontaine. Nous garderons le plus souvent le terme américain de "brookie".

Les oies sauvages ne savent pas où elles sont,
mais elles ne sont pas perdues.

JAMES P. CARSE

Coup de grain au paradis

IL y a bien longtemps qu'avec mon vieux compagnon de pêche A.K. Best nous avons résolu de ne plus peser ou mesurer nos poissons, ni de compter les points d'aucune manière, afin de nous préserver de cet esprit de compétition qui peut gangrener la pêche à la mouche si vous n'y prenez pas garde. Ou peut-être n'était-ce pas une décision consciente; peut-être est-ce arrivé naturellement. Quoi qu'il en soit, nous nous y tenons depuis des années et, si cela n'a pas fait de nous des saints, l'idée nous plaît: celle selon laquelle le succès, en matière de pêche à la mouche, ne dépend que de vous-même – en gros, peu importe ce que fait le type du bateau d'à côté.

Bon, cela dit, après une seule journée au camp d'Anne Marie, dans le Labrador, nous ne résistâmes pas à la tentation de tenir le compte des brookies que nous prenions et relâchions. Notre raisonnement consistait à dire que les guides comptaient et pesaient leurs poissons de toute façon, et que la moindre des politesses, pour des étrangers, était de se plier aux coutumes locales; mais il faut avouer que nous nous prîmes au jeu. Et pourquoi pas? Dans ce monde incertain, vous devez avoir le cran d'enfreindre vos propres règles.

A.K. et moi avons toujours eu un petit faible pour les brookies – parce qu'elles sont jolies, tour à tour coriaces et

déliçates, et parce que les gros spécimens sont si rares – et nous parlions depuis des années d’aller en pêcher dans le Labrador, le cœur spirituel, sinon le centre géographique exact, de leur habitat naturel.

Donc, sachant que la vie est courte, je décrochai un jour mon téléphone, appelai Doug Schlink chez Angler Adventures, dans le Connecticut, et lui demandai où trouver les meilleures brookies du Labrador. Il m’indiqua le camp de Jack et Lorraine Cooper, au bord d’Anne Marie Lake.

J’avais entendu parler de cet endroit et vu dans des magazines les publicités assurant que les brookies pêchées là-bas pesaient 5 livres et demie en moyenne. Je n’irai pas jusqu’à dire que je n’y croyais pas, mais, à l’instar d’autres pêcheurs avec qui j’en avais discuté, j’étais un peu sceptique. Je veux dire par là que, pour pouvoir survivre dans cette civilisation qui est la nôtre, il faut partir du principe que la publicité est un tissu de mensonges, et ce n’aurait pas été la première fois qu’un encart exagérait la taille des poissons ou les bienfaits du dentifrice.

Cela dit, il existe bien des choses merveilleuses en ce monde et, si vous espérez les voir, vous ne pouvez pas rester assis chez vous à macérer dans votre cynisme; nous décidâmes donc de partir. Doug me confirma que, sous réserve des vicissitudes ordinaires de la pêche, les brochures disaient vrai (il a essayé la plupart des camps de pêche de son catalogue, arguant que cela fait partie de son travail) et, comme je le confiaï à A.K. : “Quand bien même elles ne pèsent que 4 livres en moyenne, je pourrais faire avec. Et toi?”

Donc, pour clore le sujet, la plus petite des brookies dont je tins le compte à Anne Marie Lake pesait 2 livres et demie, la plus grosse atteignait 7,25, la plupart se situaient entre 5 et 6, et le poids moyen tournait autour de 5,45 livres: suffisamment proche pour faire office de vérité publicitaire.

Il peut sembler curieux de présenter les choses ainsi – un peu comme de dire qu’en moyenne, Charles Dickens, Mark Twain et Edgar Allan Poe équivalent à 85 kilos d’écrivain mort –, mais je crois que c’est quand même assez parlant. À en juger par les records mondiaux qui viennent de la région, il s’agit sans doute bien des plus grosses truites au monde.

Le bassin versant de la Minipi est immense et *roadless*, “non pavé”, comme on dit – un terme dont j’ai toujours apprécié la sonorité. Il est vrai que le Labrador est quasiment vierge de toute route : sur quelque chose comme 120 000 miles carrés, on ne trouve que deux chaussées gravillonnées. Anne Marie Lake est à moins d’une centaine de miles en hydra-vion du petit port et avant-poste militaire de Goose Bay, une bourgade charmante quoique n’offrant pas grand-chose en termes de vie nocturne.

Mais, bien sûr, cela n’a pas d’importance. À moins que vous ne vous retrouviez coincé ici par la météo (ce qui arrive), vous n’y passez que pour descendre d’un bimoteur Dash 8, rouler jusqu’au quai et embarquer dans un Havilland Twin Otter ou un autre de ces avions que j’apprécie particulièrement : à peu près aussi vieux que moi, mais plus fiables.

Depuis Goose Bay, Anne Marie Lake s’étend vers le sud, au milieu de collines basses et ondoyantes densément couvertes d’épinettes noires, de mélèzes laricins, de bouleaux et consorts : un archétype de paysage lacustre des forêts septentrionales, vaste, frais, humide, sombre, dense, embaumant et infesté d’insectes. On y trouve une multitude de lacs, étangs, mares et marécages, souvent anonymes, dont bon nombre sont reliés par des chenaux d’eau vive que la plupart d’entre nous qualifieraient de “rivières à truites”, mais que les locaux appellent des “passes”.

La pêche dans le bassin de la Minipi fut découverte par Lee Wulff, qui explorait le coin à bord de son Super Cub en 1957, et le camp d'Anne Marie Lake établi au début des années 1960 par Ray Cooper (aucun lien avec les gérants actuels). Dès le début, principalement sous l'impulsion de Wulff, la règle était: pêche à la mouche uniquement, avec une limite d'une brookie par pêcheur et par séjour. Lee soutenait que la pêche y était sans équivalent dans le monde, et il était convaincu de la nécessité de montrer à quoi ressemble un endroit où "Dieu gère la pêche" – une assertion que je tiens pour plus poétique que théologique.

Le catch-and-release assorti de la limitation à un seul poisson était une idée assez futuriste au début des années 1960, quand le carnage demeurait plus ou moins la norme dans ce genre de camp, et on dit que les guides râlèrent davantage que leurs clients à l'introduction de la mesure. Mais les archives des trente dernières années indiquent que les poissons sont à peu près aussi gros aujourd'hui que par le passé. Un succès dont peu de camps encore en activité peuvent se targuer.

Sans trop verser dans la sensiblerie, force est de reconnaître que la pêche ici constitue l'incarnation même de l'idée radicale selon laquelle il vaut mieux opérer d'emblée dans les règles de l'art plutôt que de foirer d'abord et d'essayer d'arranger la situation ensuite. S'il est une chose à déplorer dans la gestion de toute cette affaire, c'est que, aussi incroyable que cela puisse paraître, vous ne trouverez pas de lac Wulff ou de passage Lee sur la carte. Alors que vous pouvez encore pêcher à la Pointe Howard avec ce même Howard duquel elle tire son nom.

Les guides du camp sont aujourd'hui acquis au catch-and-release, et ils manient les brookies avec délicatesse. Techniquement, vous *êtes* autorisé à garder un poisson

comme trophée – et certains pêcheurs continuent à le faire –, mais A.K. et moi n'en fimes rien, ni personne d'autre cette semaine-là; pour autant, il faut bien avouer que la tentation était forte. J'ignore si les guides déconseillent cette pratique, parce que le sujet n'est jamais venu sur le tapis, mais je puis témoigner qu'ils ne l'encouragent pas, même lorsqu'un poisson a clairement une taille de trophée. Au bout du compte, sur les deux dernières saisons, seules huit brookies ont été tuées au camp, et certains éléments semblent indiquer que même les chasseurs de trophées s'adoucissent quelque peu, en commençant à se demander ce qu'ils cherchent à prouver.

J'ai discuté il y a quelques années avec un type qui avait pris à Anne Marie une brookie de 6 livres et l'avait fait empailler. (Il gardait des photos du trophée dans son portefeuille.) Puis il y était retourné la saison suivante et avait pris un poisson de 7 livres et demie. "J'avais vraiment envie de le tuer, me confia-t-il, mais après je me suis dit, qu'est-ce que je vais bien pouvoir foutre de la plus petite?"

Je dois avouer que lorsque je pêchai ma 7,25 (je veux dire, une brookie de 7,25 livres, bon sang), je connus un moment de faiblesse. Le guide tenait le poisson dans l'épuisette. Je le regardai; il me regarda et lança: "Joli poisson, hein?" Je fis: "Ouaip", et il le relâcha. Nous n'étions pas passés loin.

Plus tard, pendant le pique-nique, A.K. me demanda:

— Tu ne vas jamais empailler de poisson, pas vrai?

— Je ne sais pas, répondis-je. Peut-être pas.

J'ai toujours repoussé le moment d'empailler un poisson, parce que je savais que ce serait un véritable événement: une truite si massive, prise avec tant d'héroïsme et si parfaite en tout point que je n'en prendrais jamais de pareille. Je suis allé au Labrador pour ce genre de poisson et j'en ai

pris quelques-uns, mais, une fois sur place, je n'ai jamais pu me défaire de l'idée que les brookies ne couraient pas les rues dans la région et que, si huit pêcheurs gardaient leur trophée hebdomadaire sur les onze à douze semaines que compte la saison, la population se verrait sérieusement décimée en l'espace de quelques années seulement.

En l'état actuel des choses, si vous mettez cinq ou six de ces bestiaux dans votre épuisette en une journée de quatorze heures, vous ne vous en sortez pas mal du tout, mieux que la plupart, et vous voyez bien que seul un connard sans scrupules pourrait en vouloir plus. Donc, bien sûr, ce serait sympa d'avoir la brookie de toute une vie accrochée au mur pour faire baver d'envie tous vos amis pêcheurs, mais il faudrait n'avoir ensuite aucun regret, et il devient difficile d'éviter les regrets de nos jours.

Ne vous méprenez pas. Je ne suis pas devenu pacifiste ou écolo-nazi, mais nous sommes ici en présence d'un de ces équilibres naturels délicats dont vous entendez souvent parler tout en ne les voyant que rarement de vos propres yeux. Il y a plus qu'assez de nourriture pour les brookies, ainsi que des frayères accueillantes, mais il y a aussi suffisamment de prédateurs – brochet, omble, balbuzard, vison, loutre, etc. – pour maîtriser leurs effectifs et permettre aux survivantes d'atteindre des tailles importantes. Éliminez ou réduisez les populations de prédateurs et vous aurez plus de brookies, mais elles seront plus petites.

Pour resituer ceci dans le cadre de l'histoire régionale, il fut une époque où les guides tuaient les brochets parce qu'ils mangeaient les brookies; aujourd'hui ils les relâchent pour cette même raison.

Autre circonstance favorable, ces brookies-là peuvent vivre jusqu'à dix ans, contrairement à leurs cousines du Sud qui atteignent rarement la moitié de cet âge. Vous

entendrez parfois que les saumons de fontaine du Labrador constituent une espèce à part, et c'est exact, pour autant que je sache, mais un biologiste m'a expliqué récemment que c'est simplement qu'au sein d'une même espèce, l'espérance de vie est d'autant plus grande que la période de croissance est courte. Elle est courte dans le Labrador – on n'est pas loin du cercle polaire arctique –, mais les eaux sont si riches que le taux de croissance moyen du saumon de fontaine y tourne toujours autour d'une livre par an.

Donc, si vous attrapez un spécimen particulièrement massif et que vous êtes tenté de l'empailler, vous devrez penser à ça. Et, si les réalités biologiques ne vous parlent pas, vous pouvez toujours vous rappeler que, avec l'équivalent de ce qu'un bon taxidermiste réclamerait pour empailler ce poisson, vous pourriez vous payer une semaine sur la meilleure rivière à truites du Montana.

Un des grands plaisirs de la pêche avec un vieil ami est que vos esprits impriment automatiquement les mêmes informations, et vous pouvez ainsi reprendre le fil d'une conversation dix heures plus tard sans préambule interminable. Sur le porche de l'entrée ce soir-là, cherchant du regard les aurores boréales, je dis à A.K. : "Peut-être que si elle avait fait 8 livres..."

LORSQU'À mon retour des amis m'interrogèrent sur notre séjour, ils firent une drôle de tête en entendant la taille des brookies que je décrivais. Je leur servis un récit élaboré, en commençant par des prises modestes de 5 livres, sous la moyenne, avant de monter, avec force emphase, au-delà de 7. Mais, à mesure que les poissons grossissaient, les yeux de certains auditeurs commençaient à se plisser. Ils ne me soupçonnaient sans doute pas de mentir, simplement de

m'êtré monté la tête et d'avoir estimé à la hausse, comme les pêcheurs sont connus pour le faire.

Lorsque je récupérai les clichés et que je les fis passer autour de moi, mes amis me dirent, bon d'accord, mais certains se mirent alors à douter du fait que j'avais pris la majorité de ces bestiaux avec des mouches en taille 16. La seule chose qu'ils semblaient accepter sans réserve était qu'il n'y avait pas beaucoup de poissons et qu'il convenait qu'il en fût ainsi. Tout pêcheur qui a roulé sa bosse peut comprendre cette logique.

Le truc avec la pêche, c'est qu'à peu près au moment où elle prend le contrôle de votre vie, elle devient une recherche de qualité, non pas tant à cause de l'illusion puérile que vous le méritez, mais parce que, juste une fois, il vous semble plaisant d'apprendre par vous-même ce qu'est la qualité au lieu d'accepter la définition d'un autre.

Il s'avère que la qualité est toujours exactement ce qu'elle doit être. Ce peut être ou ne pas être ce que vous espérez, mais si ça ne l'est pas, c'étaient vos espoirs qui étaient biaisés, pas la réalité. En un mot, c'est cohérent – de même que la phrase la plus longue de la langue anglaise se trouve dans un livre de Thomas de Quincey intitulé *Confessions d'un mangeur d'opium anglais*. Évidemment. Où pourrait-elle se trouver ?

Et, naturellement, les plus grosses brookies du monde ne peuvent être que rarissimes, n'est-ce pas ?

DONC, l'essentiel de nos journées au Labrador fut passé à traquer le poisson : sortie le matin après le petit déjeuner, pique-nique sur un banc de sable le midi, dîner au camp et retour sur l'eau jusqu'à environ dix heures du soir, plus tard si ça chauffait sérieusement.

Il y a beaucoup d'eau par ici, mais seulement une poignée de coins plus ou moins fiables où l'on sait que les brookies convergent à certaines époques de l'année. Un jour donné, vous en parcourez quelques-uns dans un sens ou dans l'autre, en revenant parfois sur vos pas après une ou deux heures parce que, vous savez, quelque chose aurait pu changer – une éclosion aurait pu démarrer.

De temps à autre, si l'activité ralentissait, nous finissions par lancer des streamers à l'aveuglette à l'embouchure de la rivière ou dans ses bras : là où d'éventuels poissons affamés auraient des coins plus ou moins évidents où se poster. Mais, pour l'essentiel, nous rôdions dans un canoë à poupe carrée avec hors-bord 8 chevaux, en quête de gobages.

Si les truites étaient à l'œuvre, elles se pressaient généralement autour d'une structure quelconque – une pointe rocheuse ou un lit de nénuphars. Le guide hurlait dans le bateau, coupait le moteur longtemps à l'avance pour réduire le sillage, puis il passait silencieusement à la pagaie. Après quoi nous scrutions tous l'eau pendant un moment, en général sans parler. Si les poissons gobaient, sautaient, marsouinaient ou se manifestaient d'une manière ou d'une autre, nous lancions : vers eux. Sinon, nous observions encore un peu, puis redémarrions le moteur et essayions un nouveau poste.

Le plus souvent, il y avait plusieurs heures de pêche frénétique et au moins autant à errer dans le canoë en prenant le temps de nous détendre et de regarder autour de nous. C'est une terre charmante, verdoyante, silencieuse, et vous êtes suffisamment isolé pour ne pas risquer de croiser quelqu'un avec qui vous n'avez pas petit-déjeuné le matin. Parfois je m'arrêtais en pensant : Je pourrais revenir dans un endroit pareil juste pour le plaisir, même sans les énormes brookies.

C'est une connerie, bien sûr. C'est juste que, lorsque je suis en territoire sauvage loin de chez moi, j'ai tendance à me sentir plus calme et plus heureux d'être en vie que je ne le suis en réalité. Peut-être est-ce pour cela que je pars à la pêche.

Les camps de pêche imposent une certaine routine, et dans un *bon* camp vous commencez presque à vous sentir chez vous. Cet endroit-là me plaisait. La grande cabane chauffée au poêle avec ses quatre chambres à coucher qui fait office de lodge est ancienne, propre, confortable et rustique. Il n'y a pas de plafond voûté, pas de fenêtre panoramique sur deux étages, pas de collection fabuleuse de poissons empaillés. (Ce qui ressemble au premier abord à une grosse brookie montée en trophée est en fait une gravure sur bois peinte.) C'est une divine cabane des forêts du Nord où dorment les pêcheurs, construite au bout d'une pointe pour recevoir l'air du lac. Si des moustiques entrent la nuit et qu'il n'y a pas assez de chauves-souris dans les combles pour les manger, bah, ce sont les risques du métier.

Et les gens ont cette prise solide sur la réalité que j'envie toujours chez ceux qui gagnent leur vie dans le monde réel, qu'ils guident des pêcheurs ou cultivent du maïs. La règle numéro un est : Bon, je n'y arriverai pas en restant là à boire du café. Règle numéro deux : Ce que tu peux faire de mieux est le mieux que tu puisses faire, alors pas de panique.

ON dit que pour aller pêcher la brookie dans le Labrador, vous devrez emporter plein de mouches sèches dans plein de tailles différentes parce qu'il y a de nombreuses éclosions et qu'elles ne sont pas toujours répertoriées. Un kit de montage peut s'avérer utile, mais il risque également d'encombrer vos bagages, sachant qu'il faut compter quatre jours et dix vols pour l'aller-retour depuis Denver.

Les guides sont assez libéraux quant aux modèles de mouches – beaucoup plus que certains clients –, et c’est rafraîchissant. La pêche à la mouche devient bien trop scientifique par moments, quoique je trouve ça mieux que l’atmosphère pseudo-macho du genre magazine à sensation dans laquelle j’ai grandi. Dans les années 1950, ce récit se serait intitulé “Comment j’ai terrassé la bête du Labrador.”

C’est également une bonne idée d’avoir des streamers – les Muddlers et les Mickey Finns ont toujours beaucoup de succès – et des imitations de lemming en poil de cerf de taille 2 (bon, si vous n’êtes pas un puriste absolu, une imitation de souris ou un Bass Bug fera l’affaire). Nous ne vîmes aucun lemming en action, mais on me dit que les années où ces petites bestioles sont en grands effectifs, les brookies s’en nourrissent voracement. Il est préférable d’avoir un bon nombre de streamers et de souris parce que, sauf si vous avez l’habitude de pêcher la brookie avec un bas de ligne en acier, les brochets emporteront certaines de vos grosses mouches.

Les guides disent que les éclosions des très gros insectes – les mouches de pierre, éphémères et phryganes qui vont jusqu’à des tailles 2 et 4 – sont splendides mais imprévisibles; que pendant certaines éclosions vous prendrez des ombles chevaliers avec des mouches sèches; que le lièvre à raquettes s’appelle ici *ookalik*; qu’on peut parfois entendre le sasquatch hurler la nuit, etc. Ils racontent un tas de choses au cours d’une semaine de pêche et, puisque ces guides sont là depuis longtemps et semblent savoir de quoi ils parlent, vous écoutez. Vous finissez par vous faire une idée, quoiqu’un peu vague, de la situation, même si, en bon touriste, vous savez que vous devrez vous contenter de brefs aperçus de la réalité locale.

Les amis de chez moi me demandent si les brookies sont sélectives, là-bas. C’est la troisième question que pose un pêcheur, après “Combien?” et “Grosses comment?” On

peut la traduire par: "Sont-elles faciles?" Car, après tout, le saumon de fontaine a la réputation d'être facile.

La réponse, comme toujours, est oui et non. Pour l'essentiel, nous avons essayé d'imiter la silhouette, la taille, la couleur et le mouvement des insectes dont se nourrissaient les poissons, tout simplement parce que c'est ainsi que nous pêchons, mais la sagesse populaire vous apprend que, si ces poissons sont énormes et sauvages, ils n'en demeurent pas moins des saumons de fontaine avec la stupidité inhérente à leur espèce. Donc, si ce qui devrait fonctionner ne fonctionne pas, vous essayez autre chose. Pourquoi pas un lemming, tiens.

À y repenser aujourd'hui, la majorité du séjour forme un tout cohérent, comme la plupart de ces expéditions, mais certains épisodes se détachent clairement et se suffisent à eux-mêmes.

Nous vîmes de longues éclosions indolentes durer une demi-journée ou plus, traquâmes quelques solitaires en activité et, un soir après la tombée du jour, pêchâmes à l'oreille d'énormes brookies montant sur une retombée d'imagos sur un bassin lisse et calme entre deux passages étroits.

Nous trouvâmes quelques poissons vraiment sélectifs (l'un d'entre eux refusa trois ou quatre petits modèles d'imagos d'éphémères différents avant de gober une émergente) et certains autres capables de gober une Royal Wulff taille 8 alors qu'il n'y avait rien de similaire à une éclosion de Royal Wulff sur l'eau; d'autres encore qui poursuivirent un Muddler dérivant au milieu d'une paisible éclosion d'éphémères.

Un après-midi, après avoir longuement ramé puis porté le canoë au sec, nous lancions des streamers dans une partie isolée de la rivière. Je me tenais sur le même poste

depuis près d'une heure, faisant dériver un streamer puis un autre le long d'une berge prometteuse, sans la moindre touche, tandis qu'A.K., à 50 yards en aval, avait ramené deux brookies pesant dans les 5,5 et 6 livres.

Je finis par craquer et crier :

— OK, t'utilises quoi, bon sang ?

— Muddler taille 4, évidemment, me répondit-il, comme si seul un idiot n'eût réussi à déduire l'évidence.

Je changeai donc de mouche.

Vous savez, ce moment où, juste après avoir monté une nouvelle mouche, bas de ligne en main et canne sous le bras, vous la déposez simplement sur l'eau à vos pieds avant de commencer à lancer ? Eh bien, j'en étais là lorsqu'une brookie de 5 livres jaillit de sous le rocher sur lequel je me tenais et la goba.

Je n'eus que le temps de libérer de la soie entre mes doigts jusqu'à pouvoir rattraper la canne au niveau de la virole et remonter jusqu'à la poignée pour récupérer le poisson au moulinet. Une fois la situation sous contrôle, je commençai à travailler le poisson de manière plus conventionnelle et jetai un œil vers l'aval. A.K. riait tellement fort qu'il dut se retenir à un gros rocher pour ne pas tomber dans la rivière. Ray, le guide, eut la politesse de se contenter de secouer la tête avec un large sourire.

Zut. J'espérais qu'ils n'avaient rien vu. Je ramenai toute-fois le poisson, et je trouve que j'ai géré ça comme un chef, tout bien réfléchi.

LE temps, cette semaine-là, fut chaud et ensoleillé pour l'essentiel, mais nous eûmes également droit à deux jours de cette pluie, ce vent et ce froid marins que l'on rencontre parfois du côté de l'Atlantique Nord.

Autour de dix heures trente, le deuxième soir d'orage, nous rentrions au camp et devions traverser un long bras de lac exposé où écumaient des vagues de 2 pieds de haut. Nous étions dans un canoë de 16 pieds avec un moteur hors-bord 8 chevaux.

Si j'avais conduit le bateau, nous aurions été fouettés et détrempés au bout d'un demi-mile, sinon complètement submergés et noyés, mais notre guide du jour – Howard, le célèbre Howard de la Pointe Howard – fendait lentement la houle, maniant habilement le moteur pour glisser d'une vague à l'autre, en douceur, comme on berce un enfant. Le vacarme du vent et du moteur était tel qu'on ne pouvait s'entendre, mais A.K. se tourna depuis la proue, me jeta un regard médusé et désigna Howard du menton comme pour dire: "Sacré marin." Je souris et hochai la tête en retour: "Ouais, sacré marin."

La journée avait été quelque peu inconfortable pour la pêche, mais rien d'abominable. Nous avons commencé à subir le froid et l'humidité une heure après le petit déjeuner; le café du midi était bien chaud, mais les sandwichs ramollis. Quand le vent mordant s'était calmé pour laisser place au silence irréel des forêts du Nord, les moustiques avaient surgi dans un vrombissement sourd, semblable à celui d'un millier de fraises de dentiste. Nous avons pris des poissons. Des gros.

Je me souviens d'avoir été frigorifié et globalement lessivé au moment de la traversée du lac ce soir-là. Sans aller jusqu'à faire de l'hypothermie, je claquais un peu des dents, j'avais les doigts engourdis, et les piqûres d'insectes me démangeaient là où je sentais encore quelque chose. À peut-être un mile de l'autre côté du lac, nous distinguons le porche éclairé de la cabane – la seule lumière électrique à 100 miles à la ronde.

Je me rappelle une sensation de plénitude. Je ne me prenaï pas pour Superman ni rien, j'étais simplement mouillé et transi dans un petit canoë sur un grand lac, en pleine tempête, à 100 miles de toute terre habitée, et je ne me sentais ni fragile ni même spécialement fatigué. L'un dans l'autre, ce n'était qu'un coup de grain au paradis.

DONC nous nous en étions bien sortis, mais il y eut des poissons que nous ne pûmes attraper et d'autres que nous ferrâmes sans les ramener, comme de juste. Le plus souvent, nous pêchions sans trop nous presser, à cause des longs trajets en canoë et tout, mais, entre les moments hautement dramatiques à essayer de ferrer des poissons de trophées et l'exultation d'en ramener quelques-uns, je découvrais qu'il est possible d'être émotionnellement épuisé. À la fin de la journée, j'étais si fatigué que même les ronflements abominables d'A.K. ne m'empêchaient pas de dormir.

Ce fut une pêche splendide, et en six jours et demi je crois que je réussis à ne pas me trouver trop gâté. Bon, il y eut bien une fois où je qualifiai une brookie de 3 livres et demie de "petit poisson", mais A.K. me jeta un de ses regards réprobateurs de maître d'école, et je concédai : "Ouais, t'as raison, qu'est-ce que je raconte ?"

Une semaine de pêche ultime ne paraît jamais suffisante sur le moment, mais elle l'est probablement. Je veux dire, juste avant que vous ne commenciez à vous y habituer, l'hydravion vient vous ramener à la civilisation. Un matin, vous êtes au camp, à boire du café fort et à blaguer avec Helen, la cuisinière. Le soir, vous êtes dans un bar d'Halifax, essayant d'ignorer la musique de fond. Vous avez déjà fait des plans pour réserver une semaine l'année suivante et la conversation s'est tarie pour laisser place à dix minutes de

silence. Puis quelqu'un lance : "Punaise, je pensais pas qu'ils faisaient des brookies aussi grosses !" Il est sans doute préférable de partir avant que l'enthousiasme de la nouveauté ne commence à se dissiper.

J'imagine que je devrais dire : *d'habitude*, l'hydravion vient vous ramener. Les opérations de ce type sont souvent plus ponctuelles que les grandes compagnies aériennes, mais ça reste des vols de brousse, et les retards ne sont pas à exclure.

Un des guides me parla d'un type qui, lors de ce qu'il croyait être sa dernière nuit au camp, avait bu tout son whiskey et offert tous ses cigares. Puis la météo s'était dégradée et il était resté coincé là-bas deux jours de plus. Tout à son honneur, il ne demanda pas à récupérer ses cigares, mais on voyait qu'il en avait envie.

Et il y avait cette note dans le livre d'or du lodge : "Dernier jour, la météo fait des siennes, avion bloqué. Seulement trois blessés dans la bousculade pour retourner à la pêche."

Nous ne trouvâmes jamais le temps de pêcher l'omble ou le brochet (deux poissons respectables sans être aussi attrayants que la brookie de trophée), mais je pris un brochet par accident. Nous avions amarré le canoë au seuil d'un goulet, et je travaillais une jolie brookie. Tout allait bien, et je l'avais presque ramenée au bateau quand la ligne eut une secousse et se relâcha. C'était un coin où j'avais déjà perdu plusieurs grosses prises dans le fatras de rochers au fond, ne récupérant rien d'autre qu'un bas de ligne effilé, alors je déclarai : "Merde, je crois qu'elle m'a embarqué dans les cailloux."

Notre guide, Al, jeta un œil par-dessus le plat-bord et rétorqua : "Non, c'est un broc qui l'a chopée."

La lumière était faible, mais je pouvais distinguer la scène : ma grosse brookie avec une longue chose verte, qui ne pouvait qu'être un brochet du Nord, accrochée à elle.

Je tirai précautionneusement la brookie vers la surface et, devant la réticence ou l'incapacité du brochet à céder, Al les prit ensemble dans l'épuisette.

C'était un véritable embrouillamini, mais nous réussîmes à les décrocher et à les relâcher tous les deux. La brookie était sonnée, mais pas trop amochée, en fin de compte. Après une brève réanimation, elle s'éloigna vivement, et j'aime à penser qu'elle a survécu. La truite pesait 6 livres, le brochet 9,5 et – puisque nous comptons ce genre de choses pendant cette expédition – je crois que j'y repenserai toujours comme 15 livres et demie de poisson pris avec une mouche sèche de taille 16.

À notre dernière soirée au camp, je remplis le livre d'or et, sacrifiant à la coutume locale, reportai qu'en six jours et demi, cinq pêcheurs avaient pris et relâché cinquante saumons de fontaine, pour un poids total de 253 livres et une moyenne de 5,10 livres. Mon brochet fut le seul représentant de son espèce à être pris (si l'on peut dire), et je demandai à A.K. comment le faire figurer.

— Je crois que tu vas devoir dire que tu l'as pêché au vif.

DERNIÈRES PARUTIONS

David Vann, *L'Obscure Clarté de l'air*
S. Craig Zahler, *Une assemblée de chacals*
Wallace Stegner, *L'Envers du temps*
William Boyle, *Tout est brisé*
Emily Fridlund, *Une histoire des loups*
Peter Farris, *Le Diable en personne*
Larry McMurtry, *Lune comanche*
Mike McCrary, *Cobb tourne mal*
James McBride, *Mets le feu et tire-toi*
Craig Johnson, *La Dent du serpent*
Joe Flanagan, *Un moindre mal*
Jennifer Haigh, *Ce qui gît dans ses entrailles*
Todd Robinson, *Une affaire d'hommes*
Lance Weller, *Les Marches de l'Amérique*
James Crumley, *Le Dernier Baiser*
Henry Bromell, *Little America*
Matthew McBride, *Soleil Rouge*
Jean Hegland, *Dans la forêt*
Steve Weddle, *Le Bon Fils*
Thomas McGuane, *Le Long Silence*
David Vann, *Aquarium*
Bruce Holbert, *L'Heure de plomb*
Alex Taylor, *Le Verger de marbre*
Katherine Dunn, *Amour monstre*
Larry McMurtry, *La Marche du mort*
Christa Faust, *Money Shot*
Craig Johnson, *À vol d'oiseau*
Pete Fromm, *Le Nom des étoiles*
James Crumley, *Fausse piste*
Jake Hinkson, *L'Homme posthume*
Ellen Urbani, *Landfall*
Ned Crabb, *Meurtres à Willow Pond*
Ron Carlson, *Retour à Oakpine*
Pete Fromm, *Indian Creek*
John Haines, *Vingt-cinq ans de solitude*
Jon Bassoff, *Corrosion*
Bob Shacochis, *La Femme qui avait perdu son âme*
Craig Johnson, *Steamboat*
John Gierach, *Danse avec les truites*
Peter Farris, *Dernier appel pour les vivants*

CET OUVRAGE A ÉTÉ COMPOSÉ PAR
ATLANT'COMMUNICATION
AU BERNARD (VENDÉE).

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE

DÉPÔT LÉGAL : NOVEMBRE 2017
N° D'IMPRESSION :